

*Travaux du Laboratoire de Rythmo-pédagogie de Paris*

---

**Marcel JOUSSE**

Professeur d'Anthropologie linguistique  
à l'Ecole d'Anthropologie  
Directeur du Laboratoire de Rythmo-pédagogie de Paris

**Mimisme humain**  
et  
**Psychologie de la Lecture**

**PARIS**

**LIBRAIRIE ORIENTALISTE PAUL GEUTHNER**

**12, Rue Vavin (VI<sup>e</sup>)**

**1935**

# Mimisme humain et Psychologie de la Lecture

---

## Introduction

Les pages qui suivent voudraient être comme la préface d'une large étude psychologique, consacrée à un très captivant sujet. Dès le début de mes recherches anthropologiques, à chaque tournant d'idée, il s'est présenté devant moi. Certains auteurs l'ont déjà effleuré, mais seulement effleuré. Il s'agit de ce qu'on nommerait assez bien : la Psychologie de la lecture.

En de précédents travaux, j'ai étudié la manière dont nous prenions un premier contact avec les choses et comment nous rejouions spontanément ces choses, ainsi qu'un souple et modelant miroir. J'ai analysé cette vitale réverbération plastique du monde en toutes nos fibres.

Mais, au cours de mes observations, j'ai été bien obligé de constater que la vieille pédagogie livresque nous avait, malgré nous, arrachés à la contemplation du monde. Et cela, dès notre plus tendre enfance. Nous avons été placés, tout de suite, en face de pages imprimées, linéairement semées de petits caractères algébriques qui ne représentent plus - sinon de très loin et d'une façon méconnaissable - les objets de l'univers ambiant et leurs gestes concrets.

Cependant, quoiqu'on ait essayé, sans le vouloir nommément, de nous enlever ce vivant concrétisme, il s'est amassé en notre composé humain, bon an, mal an, une somme prodigieuse d'expériences que nous avons gestuellement réverbérées. Aussi, lorsque nous nous trouvons en face d'une page imprimée, algébrisme graphique et concrétisme vivant entrent-ils en lutte. De là, selon la prédominance de l'un ou l'autre antagoniste, deux genres de lecture vont être possibles.

Nous pouvons lire très vite, avec cette sorte de course des yeux qui ne prend aux caractères imprimés que la superficie du sens (et c'est presque toujours de cette manière-là que nous lisons). Il suffit que nous saisissons

le lien des phases de chaque geste propositionnel pour que nous passions au suivant. Pendant cette course de lecture, aucune des concrètes intussusceptions passées n'a le temps de rejouer dans son plein. Le sens même, bien des fois, nous échappe. Seul, un vague raccord s'effectue toutes les deux ou trois phrases. C'est la suite des propositions qui a un sens, beaucoup plus que chaque proposition en particulier. Tel paragraphe ne nous frappe que lorsque nous avons lu le paragraphe suivant.

Il est, heureusement, une autre façon de lire. C'est celle-là que je voudrais esquisser rapidement ici.

---

# I

## La Psychologie de la lecture et l'Étymologie

Cette méthode consiste à choisir d'abord un ouvrage caractérisé par un style nettement concret. L'auteur de cet ouvrage doit avoir mis dans chaque mot toute la plénitude de sens que chaque mot pouvait recevoir.

L'un de ces stylistes pléniers sera, naturellement, Victor Hugo. Rarement homme prit plus vivant et plus intime contact avec les choses. Rarement expression s'adapta, avec autant de justesse sémantique, aux gestes du réel palpitant et reconquis. Nos organismes de lecteurs n'auront alors qu'à se laisser doucement aller au lent rejeu de toutes leurs expériences des choses et à tous leurs souvenirs étymologiques.

Tout ce que nous avons dit, ailleurs, au sujet des racines concrètes des langues, trouve ici son application. En effet, il faudrait que nous soyons parfaitement éclairés sur le sens étymologique des mots que nous lisons. C'est pourquoi j'ai toujours préconisé, pour nous qui sommes des gréco-latins, la nécessité d'une culture gréco-latine extrêmement poussée. Nous ne goûterons la saveur secrète de nos textes que dans la mesure où nous aurons atteint la moelle et le suc de chacun de nos vocables. Certes, nous pourrions à peu près comprendre sans cela. Mais nous ne pénétrerons jamais jusqu'au tréfonds. Nous ne poserons pas la main sur le coeur palpitant des mots.

Beaucoup de lettrés, et de très grande valeur, ont dit récemment : "Une large culture scientifique, jointe à l'étude d'une ou de plusieurs langues vivantes, peut tout de même, sans le latin et le grec, donner à un homme une solide formation intellectuelle". Au point de vue de l'étendue des idées, c'est possible. Mais au point de vue de la sémantique des mots, au point de vue du mécanisme des métaphores, au point de vue de la stylistique des phrases, je ne crois pas qu'aucune discipline puisse remplacer pour nous, Français, l'étude du grec et du latin.

Et je vais plus loin. Je trouve qu'actuellement, basée, comme elle l'est, sur la pure philologie livresque, cette étude est insuffisante pour le but que nous nous proposons. C'est pourquoi j'ai essayé de faire entrevoir une

méthode plus vivante, appuyée sur les lois de l'Anthropologie du langage. Cette méthode, les éducateurs auront à l'élaborer, à l'appliquer, à l'adapter.

Alors, chaque enfant comprendra que même l'étude de choses mortes rend plus riche et plus souple l'expression de sa pensée vivante. Je crois qu'on peut, à ces enfants si curieux de toutes les choses vivantes, de tous les gestes vivants, faire sentir que le vocabulaire grec et latin est plus proche du geste concret que notre langue française. Autrement, on n'aurait pas besoin de remonter plus haut.

Mais il faut remonter plus haut. Le son de presque tous nos mots français est comme l'écho d'une voix qui vient du fond des millénaires. C'est cette voix que l'enfant serait heureux d'entendre, dans sa primordiale pureté. Il faut la lui faire entendre. Nous lui avons redit que la danse, la musique, la poésie étaient, à l'origine, une vivante et complexe unité. Pourquoi ne pas lui faire sentir cela ?

Analysons chacune des phrases. Montrons-lui que les mots, typographiquement desséchés sur la page imprimée, ont une vie interne et intense. Prouvons-lui, par un exemple bien choisi, que tel mot, apparemment coagulé en un seul bloc graphique, attend notre vivante analyse pour jouer dans toutes ses phases étymologiques composantes.

Nous aurons beau rédiger des grammaires plus méticuleuses et plus techniques. Nous pourrons enseigner comment on arrive à traduire, avec moins de contresens, certains textes à coups de dictionnaire. Toute cette science livresque, sans contact avec la vie, se perdra très rapidement.

Quels sont ceux qui, leurs études classiques terminées, reprennent Homère et Virgile dans le texte, pour les approfondir stylistiquement ? Or, je crois que la nécessité - une fois sentie - de mieux comprendre notre propre langue, nous obligerait à retourner aux sources gréco-latines, aux mots originels, aux racines indo-européennes toujours concrètes et, par suite, aux gestes mimiques sous-jacents, identiques aux nôtres. Les gestes millénaires et momifiés reprendraient vie et viendraient s'insérer en nos propres gestes. La Vie retrouverait la Vie et l'approfondirait. "L'éternelle jeunesse des Auteurs classiques" ne serait plus une vaine et vide formule.

Voilà l'immense problème psychologique que nous avons à résoudre vitalemment quand nous nous trouvons en face d'un texte. Quelle est l'antique résonance des mots qui composent ce texte ? Quel va être le sens vivant que nous allons pouvoir faire sourdre de chacun de ces mots, suivant notre propre expérience et notre propre culture linguistique ?

Redisons-le, en effet, : les mots n'ont pas et ne peuvent pas avoir absolument le même sens pour chacun d'entre nous. Bon gré, mal gré, nous apportons chacun notre acquis. De là, précisément, la nécessité d'une riche expérience concrète, la nécessité d'une haute culture secondaire et supérieure.

Tâchons maintenant de surprendre, en pleine activité, ces multiples et souples mécanismes. Sous l'analyse étymologique, une subtile fraîcheur se glisse et concrétise les racines algébrisées. Sur ces racines indo-européennes concrètement saisies, va se répandre, comme une rosée vivifiante, toute notre expérience des choses.

Le texte prend alors une double vie : une vie étymologique, jaillie de l'étude des langues qu'on appelle mortes et qui redeviennent ainsi profondément vivantes ; une vie personnelle, due à notre expérience propre. Aussitôt nous sentons chacune des propositions lues susciter en nous, soit simultanément, soit éclectiquement, un tableau visuel, une mélodie auriculaire, un de ces rejeux très fins que nous avons analysés naguère : gestes olfactifs, gustatifs, laryngo-buccaux.

Un texte est une suite de mimodrames en miniature. La finesse microscopique des détails en est aussi merveilleuse que leur infinie multiplicité. A nous de magnifier, par tous nos gestes reviviscents, ces fines miniatures éveilleuses de vie.

Cependant, comme les artistes expérimentés essayant leur rôle, consentons à n'esquisser d'abord que les traits les plus saillants pour nous. Une phrase nous attire-t-elle ? Laissons-nous attirer par elle, absorber par elle, modeler par elle.

Mais, nous dira-t-on, l'auteur de cette phrase l'a jetée là négligemment, quasi inconsciemment. Que nous importe ? Ou plutôt, Dieu

soit loué ! Nous méritons ainsi la grâce d'intensifier et de prolonger, en sympathique achèvement , l'élan vital de l'auteur.

Vivons donc sa phrase, personnellement, avec toute la virginale beauté qu'elle crée soudain en nous. Eternisons peut-être un geste d'un instant.

## II

### La Psychologie de la Lecture et le Cinéma

Cette éternisation magnifiante du geste, en tant que visible et audible, le cinéma vient d'en réaliser le double miracle. De la typographie statique et muette, il a fait surgir un livre, d'abord mouvant et coloré, puis sonore et parlant. Nous n'attendons plus que la résurrection des odeurs et des saveurs.

Ces temps derniers, vous avez pu admirer sur l'écran le célèbre roman de Victor Hugo, "*Les Misérables*", rejoué avec toute la plénitude de la vie, avec toute la richesse du réel. En vérité, il doit y avoir eu, pour le cinéaste revivificateur, une joie singulièrement haute.

L'auteur du livre - et au prix de quels efforts - avait réussi à transposer génialement chaque geste d'un être vivant en caractères algébriques. Le cinéaste, lui, a retransposé ces caractères algébriques en chacun des gestes de l'être vivant.

Et cet être ressuscité n'est pas une vague silhouette schématique. Il est innombrable et concret comme la vie individuelle. Il naît, il grandit, il souffre par tous les gestes de son corps retrouvé. Sa personnalité première doit même être réincarnée dans le cinéaste avec une telle intensité qu'elle contraint les spectateurs-auditeurs, devenus des acteurs malgré eux à réverbérer puissamment le personnage dans toutes leurs fibres modelantes.

Ce que réalise à plein écran le cinéaste, en nous donnant ces suggestives leçons de psychologie de la lecture, nous avons possibilité de le faire, nous aussi, quoique plus humblement. Le crayon, entre des doigts experts, peut tirer d'une seule proposition un dessin richement détaillé, plus ou moins comparable, évidemment, aux chefs-d'œuvre d'un Gustave Doré.

Quelle intéressante expérience psychologique nous aurions si chacun de nous s'essayait à concrétiser ainsi, dessin par dessin, chacune des propositions d'un récit ou d'une description. Combien instructive serait la comparaison de plusieurs de ces réussites sur un même texte.



On sait que les plus grands stylistes modernes n'ont pas ignoré ni méprisé la vertu formatrice de pareilles expériences. Rappelons-nous Victor Hugo et ses dessins à l'encre ou à l'aqua-tinta sans jamais aucune trace de couleur. "Les rayons et les ombres", les blancs et les noirs y sont si nettement découpés et contrastés que Mabilleau, dans une étude critique très neuve, n'a pu s'empêcher de les comparer aux procédés antithétiques du poète.

Le navire était noir, mais la voile était blanche...

Les dessins délicats et raffinés de M. Paul Valéry mériteraient une étude du même genre.

Mais le but de ces dessinateurs stylistes était l'inverse du nôtre. Il s'agissait, pour eux, de modeler plastiquement et de schématiser leurs gestes oculaires afin que se déclanche, aussi précise que possible, l'expression verbale cherchée. Pour nous, au contraire, il importe de faire rejouer, en face d'une schématique expression verbale, la complexité des gestes oculaires que notre expérience a montés.

La plume et le crayon ne nous font guère réaliser que des dégradés assez élémentaires. Le pinceau, avec tout son arc-en-ciel de couleurs, pourrait nous obliger à reproduire et à revivre les nuances les plus fines des choses.

Certains lecteurs ont même tenté d'élaborer un rejeu plus riche encore.

De telle ou telle phrase lue, ils ont fait s'épanouir une sorte de "glose musicale". Le "*Mercure de France*", dans son numéro de novembre 1895, en donnait jadis un curieux exemple. Deux vers de Henri de Régner sont cités :

Je sais de tristes eaux en qui meurent les soirs :

Des fleurs que nul n'y cueille y tombent une à une...

Ces deux vers sont accompagnés d'un dessin mélancoliquement expressif et d'une "glose musicale" inspirée par le texte. Il y a là un beau

sujet de recherches pour un travailleur qui serait à la fois psychologue et musicien.

Assouplis par de tels exercices, maintes fois renouvelés, nous pourrions alors laisser rejouer avec précision et se dérouler avec lenteur les gestes oculaires et auriculaires de notre cinéma sonore intérieur.

Mais ce cinéma sonore intérieur est vivant et il a réalisé, lui, l'harmonieuse synthèse des autres gestes reviviscents : gestes olfactifs, gustatifs, laryngo-buccaux. Comme devant l'écran du cinéaste, et même d'une manière plus intense, notre corps tout entier subira l'emprise modelante de chaque vision, intellectuellement affinée et esthétiquement purifiée.

Peu à peu, chaque proposition, riche d'un réel multiple, nous habituera à vibrer aux rythmes les plus subtils, aux mélodies les plus délicates, aux parfums les plus frais, aux saveurs les plus exquises, aux articulations les plus douces. Tout notre être de chair et d'esprit sera "informé" par plus de vérité, par plus de beauté, par plus de vie.

On a dit : "*Timeo hominem unius libri*, Je crains l'homme d'un seul livre". Oserais-je ajouter : "*Timeo hominem unius propositionis*, Je crains l'homme d'une seule phrase".

Laisser s'évoquer la mystérieuse puissance, infiniment irradiante, recélée dans les mécanismes complexes d'une seule proposition. Prendre un beau vers et l'éprouver jusqu'à la souffrance. C'est peut-être la plus noble façon de lire !

Nous ne savons plus lire. Les milliers d'ouvrages, qui déferlent sur nous comme des vagues, nous submergent. On est étonné quand on voit le peu de livres qu'ont lus nos grands classiques. Mais rappelez-vous Racine, prenant sur une table le texte original d'une tragédie grecque et revivant ce texte comme une chose familière. Serions-nous capables de pareille maîtrise ?

Nous hâtons fébrilement la lecture de nos livres éphémères. Quelquefois, nous n'en coupons même pas toutes les pages, parce que nous

avons dix volumes à lire - en diagonale - le même jour. Et pourtant il serait sage d'en méditer même les notes. L'idée neuve et suggestive, bien souvent, se trouve là. L'auteur n' a pas eu la hardiesse de la mettre dans le texte.

Toute une grave question de loyauté scientifique est ici engagée. Quand des chercheurs ont mis tant d'années à élaborer leurs pensées, n'avons-nous pas l'élémentaire devoir de les lire attentivement, d'essayer de les comprendre sympathiquement et de les citer avec courtoisie ?

Résignons-nous donc, mais sans lâcheté, à cet écrasement par la lecture. Notre siècle est martyrisé par sa propre production intellectuelle. Prenons part noblement à ce commun martyre. Veillot voulait "se crucifier à sa plume". Faisons-nous crucifier par la plume des autres.

Mais de temps en temps aussi, soyons assez forts pour nous accorder la suavité d'une lecture apaisée. Laissons rêver en nous le grand rythme calme des choses, après avoir imposé aux choses notre rythme frémissant. Dans ses loisirs d'Ephèse, saint Jean l'Evangéliste ne se reposait-il pas, en jouant avec une naïve perdrix, des sublimes halètements de son vol d'aigle en plein ciel ?

Lire les choses au ralenti. Rejouer amoureuxment sur nos fibres détendues toutes les pensées fines qui ont été finement conçues. Quelle haute et savoureuse joie !

### III

## La Psychologie de la Lecture et la Poésie pure

Je suis heureux de pouvoir redire combien ont été salutaires, sur ce point, les analyses stylistiques de Henri Bremond. Avant la fameuse querelle de la “poésie pure”, on avait coutume de juger et de goûter une oeuvre littéraire surtout dans sa teneur globale.

En un sens, on avait raison. Sous peine de mortelles mutilations, il faut toujours en arriver là. Racine n’est plus Racine s’il n’est que l’auteur de quatre vers délicieusement musicaux mais erratiques. Les vrais chefs-d’oeuvre sont bien des ensembles vivants.

De ces ensembles vivants, pourtant, le scalpel magique de Bremond avait su détacher, pour y infuser une vie plus fine et plus immatérielle, telle ou telle parcelle frémissante. Il y avait quintessencié son rêve.

Rêve quasi exclusivement mélodique, d’ailleurs, N’oublions jamais le péché originel - ou, si vous préférez inné - de la psychologie de Bremond. Henri Bremond était un gesticulateur auriculaire. (Excusez ce vilain mot technique appliqué à un aussi délicat artiste.) L’auteur de la “*Poésie pure*” resta toujours l’extatique auteur des “*deux Musiques de la prose*”.

De la musique avant toute chose...

Avant la signification de la phrase. Et surtout grâce au manque de signification de la phrase,

Aboli bibelot d’inanité sonore.

En songeant à la sonorité plus pure des coupes de cristal vides, et non à la divine courbure des lignes, Bremond aurait dit volontiers :

Les beaux vers sont comme des vases :

Les plus beaux sont les moins remplis.

De là, sa prédilection marquée pour les noms propres exotiques, aux tintinnabulis harmonieusement évidés de leur sens :

La fille de Minos et de Pasiphaé...

Montagnes de Gelboé...

M. André Spire, pareil à ses ancêtres les Rythmeurs d'Israël, goûte un texte sur ses muscles laryngo-buccaux, avec toutes ses papilles gustatives appliquées en lente caresse contre son palais. Comme le grand Ezéchiel, son frère d'âme et de rythme, il "articule" en face de nous et nous "fait articuler" les savoureuses syllabes palestiniennes :

Et il me dit : "Fils d'homme,  
ce que tu trouves, mange-le;  
Mange le rouleau que voici  
et va, parle à la maison d'Israël."

Et j'ouvris la bouche  
et il me fit manger ce rouleau...  
Et je le mangeai et il fut dans ma bouche  
comme un miel de douceur.

Henri Bremond aurait transposé ces douces danses de la bouche sur son clavier auriculaire. Notre rêve croirait entendre - et peut-être même en anglais - d'ineffables octosyllabes :

Musical ami des cigales,  
approche et prête ton oreille.

Et ce seraient, dans notre oreille, des mélodies inentendues :

Heard melodies are sweet, but those unheard  
Are sweeter...

Mélodies inentendues ? Sans doute. Harmoniques "ultra-purs" des impurs sons syllabiques du langage ? Bien sûr. N'empêche que les sons fondamentaux jouent - et il le faut bien - sur les gestes auriculaires, si angélisés soient-ils. Le "type" psycho-physiologique de Henri Bremond est ainsi nettement déposé, sans nul besoin de test expérimental. C'est, en

définitive, la seule caresse sonore d'une douzaine de syllabes fluides, choisies entre des milliers, qui procurait à ses organes de Corti l'extase poétique.

De bonne grâce, payons-lui un juste tribut de reconnaissance. Pareille "hyperesthésie syllabique" lui a permis d'apporter un élément très neuf à la critique littéraire et, par surcroît, à la Psychologie de la lecture. En effet, Henri Bremond, en appliquant ainsi aux parcelles de texte ses réactions psycho-physiologiques différenciées, ne nous donna pas seulement un exemple personnel. Il créa une méthode générale, applicable à toutes les autres psycho-physiologies autrement différenciées.

Lamartine, comme nous l'avons étudié ailleurs, éduqua notre oreille, lui aussi, mais pour lui faire percevoir les mille bruits de la nature. Hugo, et surtout les Parnassiens, nous ont appris la fixité plastique du geste oculaire sur les formes marmoréennes et les lignes immuablement parfaites. Chaque Parnassien aurait pu inscrire ce vers au frontispice de son oeuvre :

Je hais le mouvement qui déplace les lignes.

Baudelaire nous initia aux mystères du geste olfactif et Huysmans à ceux du geste gustatif. André Spire nous fit éprouver de nouveau les joies palestiniennes des danses laryngo-buccales.

Maintenant que la méthode bremondienne a subtilement affiné l'un de nos outils psycho-physiologiques, pourquoi ne pas nous servir de cette méthode pour affiner les autres ? Henri Bremond nous a tenus sous le charme, pendant des heures, en nous faisant écouter "les divins anapestes" raciniens, aux timbres assourdis comme des velours :

Vous mourûtes aux bords où vous fûtes laissée.

A notre tour, mettons Lamartine, Victor Hugo, Les Parnassiens, Baudelaire, Huysmans, André Spire sous l'hypnose de la poésie pure. Nous sentirons alors que, là aussi, par leurs psychologiques correspondances,

Les parfums, les couleurs et les sons se répondent.

Longuement, nous contemplerons en rêve, de nos yeux fermés et miraculeusement rafraîchis,

Quelque chose de beau, comme un sourire humain  
Sur le profil des Propylées.

Revivant dans un vers “les choses” entendues et non plus seulement “les syllabes” ineffablement fluides, chacun de nous pourra dire :

J’en ai pour tout un jour d’un soupir, de hautbois,  
D’un bruit de feuilles remuées.

Bref, sur toutes nos fibres, alternativement actives, nous saurons

D’un sourire, d’un mot, d’un soupir, d’un regard,  
Faire un travail exquis, plein de crainte et de charme,  
Faire une perle d’une larme...

Avec Henri Bremond comme guide ou plutôt comme enchanteur, laissons-nous prendre au charme du détail, nous qui peut-être avons fini par ne plus même regarder les fresques. Relisons les chefs-d’oeuvre littéraires que nous avons lus jadis. Car il faut bien nous l’avouer franchement à nous-mêmes : nous n’en avons guère admiré que la vaste structure logique.

Goûtons-les à présent, vers par vers, proposition par proposition. Avec cette délicieuse lenteur, nous n’aurons pas le temps de les relire tous. Mais ceux que nous aurons ainsi relus nous apparaîtront rajeunis. Keats nous l’a promis:

Une chose de beauté est une joie à jamais ;  
Son charme va croissant ....

Un ensemble de syllabes douces comme le miel à la bouche, une expression d’un relief évocateur et neuf, un beau vers où les rythmes dansent avec souplesse, une phrase dont les balancements se plient aux mouvements du corps tout entier, voilà les éléments primordiaux avec lesquels le génie humain a créé ses vrais monuments d’éternité.

Pour notre génération, initiatrice en psychologie concrète, et tout particulièrement pour Henri Bremond, ce sera peut-être la gloire la plus pure que d'avoir infusé à ces éléments, en train de se dessécher, une vie prodigieuse et inattendue.



## Conclusion pédagogique

Ce grand souffle de vie concrète, qui commence à rafraîchir notre esthétique littéraire et notre psychologie stylistique, ne doit pas s'y renfermer, comme à l'intérieur d'un jardin clos. Il faut qu'il se fasse sentir encore et surtout à travers la nouvelle pédagogie et jusque dans l'enseignement des classiques gréco-latins.

On oblige les enfants à résumer sèchement tel acte de Racine, telle pièce de Victor Hugo. Je me souviens de ces fastidieux résumés de chefs-d'oeuvre qui nous laissaient comme un goût de cendres aux lèvres. Toute la chair frémissante du style, nous avions à l'arracher, sans d'ailleurs en soupçonner l'impeccable modelé des lignes.

Je n'ose même pas dire que nous en conservions le squelette. Non. Nous nous raccrochions, tout au plus, à ces sortes de bouts de fil de fer avec lesquels, dans les muséums d'histoire naturelle, on agence, les uns sur les autres, les os des squelettes.

Voilà ce qui, de tant de gestes vivants, restait entre nos doigts d'enfant et ce que nous en retrouvons, aujourd'hui encore, entre nos doigts d'homme.

Qui de nous à travers la page où nous déchiffrions péniblement les mornes graphies d'Homère à coups de dictionnaire grec et de notes grammatico-philologiques, a cru jamais apercevoir, en filigrane, l'Aurore étendant ses longs et fins doigts roses sur le ciel d'Ionie ?

Aucun de nos maîtres ne nous a d'ailleurs jamais menés en face d'une de ces aurores, vraiment vivantes et mouvantes. Pourtant, même dans notre ciel occidental, elles refont parfois le grand geste des rayons roses, lumineusement projetés en éventail comme des doigts.

Peut-être même, certains de ces maîtres n'avaient jamais pensé à aller "regarder" une aurore, ce drame grandiose "aux cent actes divers et dont la scène est l'univers". Ne savaient-ils pas merveilleusement leur

grammaire grecque ? Et un texte grec pourrait-il être autre chose qu'un prétexte à règles de grammaire et à verbes irréguliers ?

Qui de nous également, au cours d'une incohérente traduction des Eglogues, s'est jamais senti étendu - en pensée, juste ciel ! en mimèmes microscopiquement esquissés - s'est jamais senti étendu et chantant au milieu des bergers de Virgile ? Ces bergers sont bien un peu factices, sans doute, un peu bien cousins-germains des bergers trop littéraires de notre XVIII<sup>e</sup> siècle. Malgré tout, ils ont gardé beaucoup de la rustique fraîcheur de ces bergers siciliens et sardes qu'on entend encore de nos jours improviser en vers amébées.

Comme nous aurions aimé un maître qui nous aurait révélé ces bergers vivants et improvisateurs, en nous modulant sur les airs originaux quelques-unes de leurs phrases oralement rythmées. Les vers trop livresques de Virgile, soudain ranimés par ce contact avec le réel retrouvé, auraient peuplé et enrichi nos jeunes rêves. Mais hélas ! nous restions collés à l'encre du texte.

Certes, notre mémoire était verbalement saturée de ce vers de Virgile. On nous en faisait apprendre beaucoup. On avait raison, bien qu'on ne nous ait jamais appris comment apprendre. Les textes mémorisés dans l'enfance ne sont-ils pas toujours pour nous les plus familiers ? Nous n'avons aujourd'hui qu'à laisser aller nos lèvres et des dizaines de ces vers se récitent d'eux-mêmes.

Peut-être aurait-il mieux valu, cependant, nous en faire apprendre un peu moins et nous faire goûter plus en détail et plus concrètement ceux qu'on nous avait choisis. Les formulations verbales, même les plus belles en soi, ne sont rien si elles ne nous conduisent pas à saisir plus de réel. Seul le réel est formateur.

Loin de moi la noire intention de médire de tous ces travailleurs qui élaborent la grammaire et la philologie graphique. Il y aurait, de ma part, indécatesse et ingratitude. Je leur ai trop emprunté et j'aurai encore à leur emprunter beaucoup. Il ont été nos prédécesseurs et nos initiateurs dans la complexe science du langage.

Mais à côté du grammairien et du philologue qui s'arrêtent à la surface du texte, il doit y avoir désormais le psychologue qui veut, lui, pénétrer jusqu'au coeur endormi de ce texte, afin d'y réveiller et d'y faire battre la vie.

Comme le célèbre sculpteur, insatisfait de l'attitude spectaculaire, il lance son outil et crie à l'oeuvre morte : "Mais parle donc !" Un texte doit être une chose qui parle, et qui parle avec des lèvres de chair.

Cette vie charnelle et parlante du texte, nos maîtres de jadis ne nous l'avaient vraiment pas assez montrée. C'est pour cela que, adoptant et prolongeant la méthode bremondienne, nous avons repris chacune des articulations momifiées pour essayer de les faire rejouer.

Oserai-je l'avouer ? Forcé d'approfondir, pour les exposer, quelques-unes des grandes lois de l'expression vivante, je me suis moi-même surpris à goûter, avec une fraîcheur inattendue, certains textes qui m'avaient jusqu'ici paru doublement morts.

C'est précisément en nous analysant nous-mêmes, avec méthode et acuité, presque avec cruauté, à propos de ces textes ; c'est en tâchant de retrouver en nous, coûte que coûte, tous leurs mécanismes psychologiques, parfois étranges, toujours complexes, que nous entrons véritablement dans la pensée d'un auteur. Et cette pensée, creusée à fond, est infailliblement riche de vie latente. Un auteur n'a-t-il pas toujours, bon gré, mal gré, rejoué le réel avec tout son être ?

Geste par geste, phase de geste propositionnel par phase de geste propositionnel, nous reconstituons ainsi vitalement le livre tout entier, la vie tout entière de l'auteur. Mais nous la reconstituons par ses éléments les plus jeunes et les plus frais, comme un adulte se renouvelle et s'approfondit en allant revivre sur place ses souvenirs d'enfance et réincarner ses doux fantômes de jadis.

A chaque pas qu'il fait, l'enfant derrière lui

Laisse plusieurs petits fantômes de lui-même.

Vous avez eu quelquefois l'occasion de vous retrouver, après dix ans, vingt ans, trente ou quarante ans, sur ce coin de terre où vous avez été petits, où les êtres chers ont passé, où les êtres chers ne reviendront plus. Vous vous êtes retrouvés ? Oui, mais vous n'avez pas retrouvé les choses tout à fait les mêmes. Il y a là une impression unique d'identité et de différence qu'il faut avoir ressentie soi-même pour la pouvoir bien comprendre.

Toutes les choses sont devant nous. Mais elles nous semblent enfantinement réduites, parce que nos gestes, avec nos membres, ont grandi. Voici l'étang qui paraissait si large. Nous pouvons l'enjamber presque comme un fossé. A côté, c'est l'arbre qui était énorme. Quand nos bras maintenant l'entourent, nos deux mains se superposent facilement. La maison était d'une hauteur extraordinaire. Et voilà que, derrière l'arbre diminué, elle ressemble à l'une de ces petites villas que nous dessinions quand on nous donna notre première boîte de couleurs.

Oui, tous ces objets si familiers nous paraissent changés. Pour la première fois, en effet, ils viennent s'insérer lourdement en nos banals gestes d'adulte tandis que, par un étrange contraste, nos fines et fraîches réactions d'enfant sont demeurées intactes en nous et rejouent à notre insu. On comprend ainsi pourquoi un homme, en face de sa mère, se sent toujours petit enfant.

En poussant plus intimement encore cette délicate analyse, on constaterait vite que, sous chaque geste de l'homme d'aujourd'hui, cherche à s'insinuer le geste de l'enfant de jadis.

Peut-être même découvrirait-on là un des plus mystérieux secrets du génie. Les pensées les plus profondes et les plus neuves ne sont-elles pas souvent celles qui se rapprochent le plus de cette fraîcheur enfantine ?

C'est donc pendant notre enfance que nous avons inséré en nous les éléments vraiment vivants et vivifiants qui nous permettent aujourd'hui d'infuser une vie constamment jeune aux textes morts. L'enfance une fois passée, dans la course fiévreuse de notre existence, nous n'avons plus eu le loisir de nous laisser lentement modeler par les choses. Nous avons déjà

bien assez de peine à trouver le temps nécessaire pour “utiliser” ces choses, en les géométrisant, en les algébrisant, en les monnayant. “*Time is money*”.

Et pourtant ce qui fait notre plus haute valeur humaine, c’est la vie désintéressée qui nous l’a apporté.

Nous avons à veiller jalousement sur ce frais trésor de nos acquisitions premières. La vieille pédagogie graphique nous les avait parcimonieusement limitées. Souvenons-nous de cette desséchante parcimonie pour montrer plus de générosité et de clairvoyance à l’égard de nos enfants.

En face de la typographie algébrique et impersonnelle, encourageons-les à faire usage de leur vivante et concrète expérience, toujours prête à jaillir.

L’enfant ne doit pas devenir un livre, c’est-à-dire une enfilade de syllabes mortes. Au contraire, c’est le livre qui doit, comme un souple réceptacle, se remplir des expériences de l’enfant.

On ne trouve dans un livre que ce qu’on y apporte. Le livre n’est qu’un classeur d’étiquettes verbales qui nous aide à ordonner nos expériences individuelles. Être uniquement “savant comme un livre”, c’est être porteur d’une vide logomachie.

Contrairement à ce qu’affirmait Mallarmé, le monde n’existe pas pour aboutir à un livre, mais pour se transformer, par le livre ou mieux sans le livre, en une pensée vivante et créatrice.